UN VOLONTAIRE TRENTIN

LES MARTYRS
DE
L'ITALIE "REDENTA„



MILANO
UNIONE GENERALE INSEGNANTI ITALIANI
COMITATO LOMBARDO
—
1918

UN VOLONTAIRE TRENTIN

LES MARTYRS
DE
L'ITALIE "REDENTA„



MILANO
UNIONE GENERALE INSEGNANTI ITALIANI
COMITATO LOMBARDO

1918

TIPOGRAFIA SOCIALE di CARLO SIRONI — Via G. Mameli, 15



Il y a un chant de tristesse funèbre où le peuple de Trente et de Trieste rappelle son premier martyr :

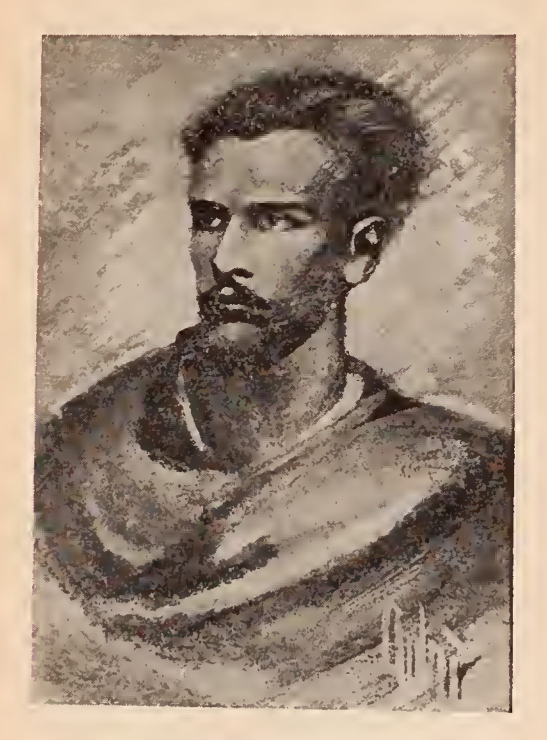
« *Impugna le bombe d'Orsini,*
Prepara il pugnale alla mano,
A morte l'austriaco sovrano !
Noi vogliamo la libertà !
Morte a Franz ! Viva Oberdan ! »

(Il prend les bombes d'Orsini, — Il prépare le poignard à la main, — A mort le souverain autrichien, — Nous voulons la liberté ! — Mort à Franz ! Vive Oberdan ! ».

Il n'y a pas encore quarante ans que, par une triste matinée de décembre, un jeune et blond fils de Trieste consacrait par le martyre sa foi italienne. C'est en vain que Victor Hugo s'était adressé au vieil empereur pour l'inviter à la clémence ; c'est en vain que de tout le monde civilisé était partie une protestation unanime pour cette condamnation atroce et cruelle. Guglielmo Oberdan, à peine âgé de vingt ans, était attaché, dans la ville de Trieste, au gibet infâme, symbole éternel de notre race crucifiée depuis de longues années d'un horrible tourment.

Il a été le premier martyr des régions italiennes restées hors de nos frontières et aspirant à s'unir à la

patrie. Il a été l'héroïque défenseur de notre « italianità » rebelle à la sombre domination des Habsbourg, l'orgueil de la patrie, le symbole vivant d'une idée pour laquelle les fils de Trieste, de Trente, de Gorizia, de l'Istrie, de Fiume, des villes italiennes de la Dalmatie, ont combattu



GUGLIELMO OBERDAN

dans les luttes du passé, comme, depuis plus de trois ans, ils combattent avec les soldats d'Italie. Avec Guglielmo Oberdan, je veux rappeler ici la phalange anonyme de ceux qui, à cette heure magnifique de la Patrie, ont donné héroïquement, exilés de Trente et de Trieste, leur jeunesse pleine d'espérances. Je veux rappeler ces « irredenti », peu nombreux, mais vaillants, qui ont combattu dans l'Argonne,

avec les volontaires de la « Légion Garibaldienne », lorsque l'Italie n'était pas encore en guerre, pour affirmer l'union de toutes les régions italiennes dans la guerre sainte contre la menace brutale de l'impérialisme allemand.

***

Le matin du 17 Mai 1916, quelques officiers prisonniers furent conduits au Château du Bon-Conseil de Trente. Trois officiers autrichiens examinèrent leurs papiers personnels. Tout à coup, ils s'arrêtèrent devant l'un des plus jeunes italiens, l'injurièrent, lui crachèrent au visage. Les autres prisonniers furent éloignés. Le jeune officier italien les fixait silencieusement, avec mépris, repoussant seulement les crachats qui lui couvraient le visage et l'uniforme. Dans l'après-midi, il fut conduit en automobile au Tribunal de guerre ; lorsqu'il revint, on sut qu'il avait été condamné à être fusillé. Il passa toute la journée suivante avec un prêtre : le soir, vers sept heures, il fut conduit au lieu du supplice, dans le fossé du Château, où étaient alignés six soldats de la compagnie de garnison, commandés par un lieutenant. Il entendit encore une fois la sentence de mort, debout, les bras croisés, faisant parfois signe de la tête, tranquille et serein. Les soldats s'avancèrent, le prêtre resta à côté de lui jusqu'au moment où les fusils furent épaulés ; trois à la poitrine et trois à la tête, à une distance d'un demi-mètre à peine. Le lieutenant cria un commandement sec : le jeune officier tomba à la renverse, sans mouvement. Le cadavre fut placé dans le cercueil que le condamné voyait, un moment auparavant, ouvert devant lui ; il fut porté, sur un char du service de santé, hors du Château, dans une tombe inconnue.

Ainsi fut tué Damiano Chiesa qui, à peine âgé de vingt ans, avait volontairement quitté sa patrie, Rovereto, pour la guerre de rédemption du Trentin. Huit jours après cette rapide tragédie, on célébrait pour lui la messe de suffrage dans la chapelle du camp d' internement de



Damiano Chiesa

Katzenau. Les patriotes trentins qui y sont confinés depuis trois ans y assistèrent, ainsi que le père et la mère du jeune martyr. On priait en silence ; mais dans le coeur de tous résonnaient les paroles qu'il avait pu envoyer avant le martyre : paroles simples, délicates, fières, de quelqu'un qui est hereux de mourir pour sa belle patrie. Rovereto ne reverra plus le fils vaillant et taciturne de son député libéral-national, Gustavo Chiesa ; mais, le jour

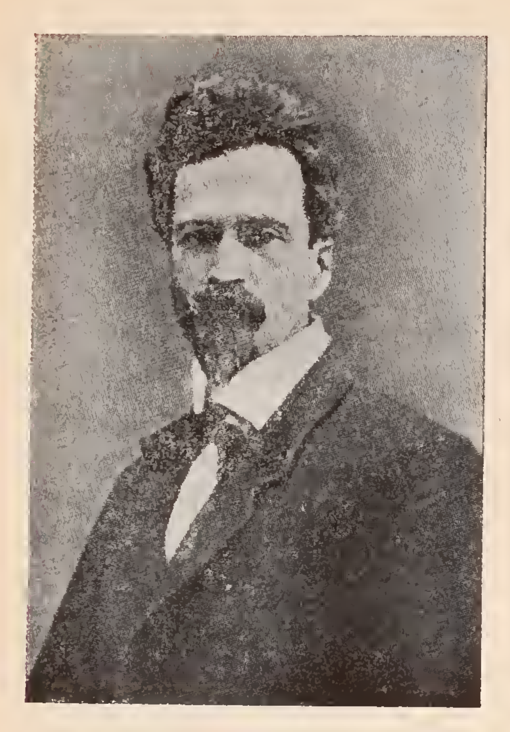
de la délivrance, nous devrons tous nous rappeler le lumineux héroïsme de ce tout jeune homme, qui, lorsqu'on lui promettait de lui faire grâce, pourvu qu'il eût révélé ce qu'il savait de notre situation militaire et de ses camarades volontaires, répondait avec mépris, en choisissant la mort.

Sa fuite de l'Autriche avait été une des plus audacieuses. Caché dans le cabinet d'un wagon du chemin de fer Kufstein-Ala, il avait réussi à passer la frontière, dès le mois d'août 1914, après s'être caché péniblement pendant quelques heures. Il se rendit tout de suite à Turin, la ville de ses études, mais, cette fois, dans un tout autre but. Avec les étudiants qui publiaient le journal interventionniste « *L'Ora presente* », il commença son œuvre de persuasion pour la guerre, de propagande assidue et batailleuse, se chargeant des plus humbles tâches, remplissant les fonctions les moins agréables, dévoué et enthousiaste. Lorsque, après l'intervention italienne, tous les rédacteurs de la feuille hebdomadaire turinoise coururent s'enrôler, il demanda lui aussi et obtint de partir pour les montagnes du Trentin. Du haut de son poste, au milieu des rochers, il dirigeait le feu de ses canons contre les Autrichiens retranchés à Rovereto, sa ville natale. Combien de fois aura-t-il rêvé le retour à la maison paternelle, le jour de la victoire ! Ils nous l'ont barbarement tué ; mais son martyre a victorieusement affirmé une idée qui ne mourra jamais.

* * *

Au mois d'août 1914, après environ vingt années de luttes contre l'Autriche et contre le pangermanisme, le dé-

puté socialiste de Trente, Cesare Battisti, s'enfuit en Italie avec sa famille. Cent trente-cinq procès politiques et plus de cinquante condamnations constituaient son passeport national, ses titres de noblesse. L'espace trop restreint et le but de cet opuscule ne me permettent pas d'illustrer,



CESARE BATTISTI

comme je le devrais, l'œuvre d'« italianità », féconde et incessante, accomplie dans le Trentin, ni son apostolat pendant les longs mois de la neutralité. Dans toutes les régions, dans toutes les villes italiennes, il prêcha la guerre de rédemption : Milan, la ville généreuse et patriotique, accueillit la plupart des exilés qui se serraient autour de lui et leur donna l'hospitalité. Le peuple de Milan se

rappelle encore la lumineuse matinée de mai où Cesare Battisti traversa ses rues pavoisées, guidant une longue phalange d'« irredenti » qui accouraient s'enrôler en chantant. On sut ensuite qu'il avait combattu avec bravoure au Tonale, gagnant la médaille de bronze et, plus tard, méritant la promotion au grade de lieutenant. En 1914, l'Autriche l'avait déjà condamné au gibet, et avait mis sa tête à prix : il le savait, mais il ne s'en souciait point. Milan le revit encore une fois, lorsqu'il vint prononcer l'éloge de ses Alpins, dans un discours splendide qui est tout un hymne à l'armée d'Italie. Il demeura bien peu de temps à Vérone, où l'on avait cherché à le retenir pour des travaux auxquels sa connaissance magnifique du Trentin était très précieuse ; il y demeura jusqu'au début de l'offensive autrichienne du mois de mai 1916. La menace qui, dans ces jours d'angoisse, semblait s'amasser, d'une façon sinistre, sur le ciel de la patrie, le rendit sourd à toute voix de prudence ; il obtint le commandement d'une compagnie de marche d'alpins et atteignit la zone de la bataille.

Un autre trentin vint s'unir à lui, l'avocat Fabio Filzi, de Rovereto. Il avait combattu lui aussi dans les batailles de l'« italianità », dans le Trentin et à Trieste ; lui aussi s'était enfui de l'Autriche ; lui aussi avait été condamné à mort pour désertion et pour haute trahison. Quelle triste destinée que celle de la famille de Fabio Filzi ! Le père et la mère, internés à Katzenau ; on ne sait plus rien de son frère Mario, engagé comme soldat par l'Autriche ; son frère Ezio fut compté parmi les disparus du front du Trentin ; deux autres frères disparurent mystérieusement ; à la mort de Fabio, son frère Fausto vint de l'Amérique pour le venger et tomba héroïquement sur le Plateau d'Asiago, le 3 juin 1917.

Le 12 juillet 1916, une douloureuse nouvelle se répandit dans tout le Royaume : Cesare Battisti était mort. On ne sut que deux jours après qu'il avait été fait prisonnier et qu'il avait été justicié, et que Fabio Filzi avait subi le même sort. De nombreux témoins ont raconté les



FABIO FILZI

détails de leur capture : l'Autriche elle-même n'a pas eu honte d'annoncer au monde sa barbare et atroce vengeance. Le combat, pendant lequel Battisti et Filzi tombèrent aux mains de l'ennemi, eut lieu au Monte Corno, dans la nuit du 9-10 juillet 1916. La veille, Cesare Battisti était sorti en patrouille pour reconnaître un *canalone*, qui devait fort bien se prêter pour le déploiement et pour la surprise dans une action qui devait nous rendre la pos-

session de la cime. Il était revenu le soir, aver beaucoup de renseignements précieux, un peu fatigué, mais content. L'attaque fut fixée pour la nuit, à une heure. A l'heure dite, les deux premières compagnies avancent en silence : les Autrichiens n'entendent aucun bruit ; les Italiens arrivent sur une sellette, mettent les défenseurs en fuite, occupent la position. Tout va bien, et l'on donne l'assaut au Corno. Du *canalone* exploré, Cesare Battisti débouche avec sa compagnie juste au moment où les assaillants ont besoin de renforts. La contre-attaque ennemie, soutenue par un violent feu d'artillerie, arrête l'avancée. Battisti se dissimule à l'aile gauche et se défend vigoureusement. Le combat héroïque dure pendant plusieurs heures : les hommes se réduisent peu à peu à la moitié : aucun renfort n'accourt résoudre la situation désespérée. Sur le sommet du Corno, le Commandant Frattola, le Capitaine Modena, le sous-lieutenant Filzi sont entourés et faits prisonniers. Cesare Battisti se débat encore quelques instants avec une poignée de braves ; mais il est aussitôt accablé et pris.

Les deux héros trentins furent immédiatement reconnus, séparés de leurs camarades et conduits à un Commandement de Bataillon. Le capitaine Modena — de retour de l'Autriche — a raconté à un rédacteur du « Corriere » qu'il avait vu Fabio Filzi près d'une cabane, attaché des pieds à la tête, surveillé par deux sentinelles qui le frappaient à l'envi avec la crosse de leur fusil, qui lui crachaient dessus, qui l'injuriaient. Le prisonnier lui cria quelque chose, mais il n'entendit qu'un mot : Italie !

Les prisonniers furent conduits à Noriglio, à un Commandement de Division. Pendant qu'ils attendaient d'être interrogés, ils virent Battisti passer entre deux gendarmes,

fier et dédaigneux, les crachats de la soldatesque autrichienne sur son vêtement déchiré. Plus tard, deux petites



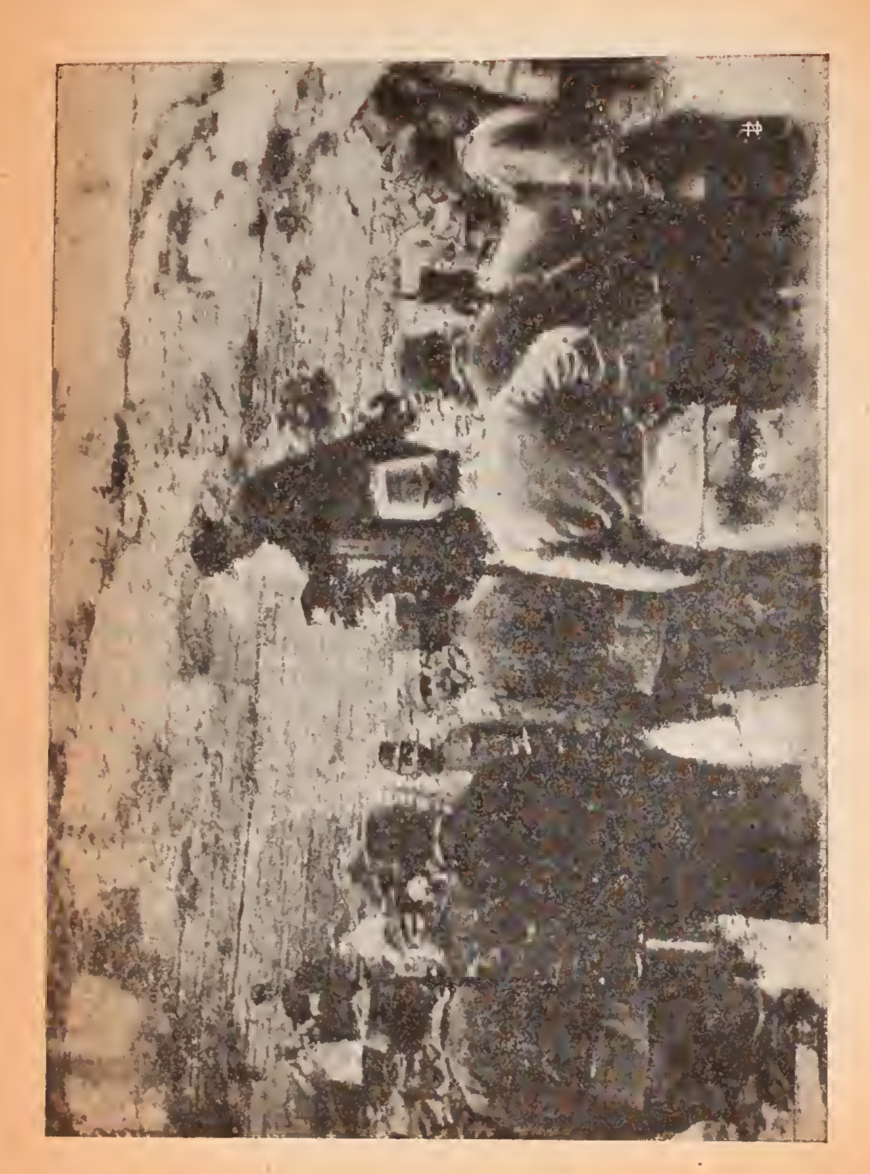
CESARE BATTISTI sur la voie du martyre
(D'après une photographie prise par un officier autrichien)

voitures se dirigeaient vers Trente: l'une était chargée de soldats autrichiens; dans l'autre étaient assis les deux

héros trentins, entre des gendarmes. Un soldat tchèque a raconté, dans le journal « La Libertà », que, le soir du 11 juillet, il avait vu Casare Battisti s'approcher de Trente, à pied, entouré d'une patrouille de six hommes. Il fut revu au Château du Bon-Conseil, lorsqu'un premier lieutenant lui donna un coup de poing sur les épaules, et dans la cellule, où l'on mit un soldat pour monter la garde. Le prisonnier était silencieux ; il ne prit aucune nourriture. Quatre fois, avec les autres soldats de garde, le prisonnier fut conduit au siège du Conseil martial, où se déroula le rapide procès. Cependant le bourreau Lang partait de Vienne en toute hâte. Une magnifique photographie nous montre Cesare Battisti conduit au siège du Tribunal de guerre : il s'avance fièrement, droit, dédaigneux, avec l'assurance d'un victorieux.

Le soir du 12 juillet, Battisti et Filzi furent conduits dans le fossé du Château, où ils entendirent la terrible sentence. Ils furent ramenés dans leur cellule pour qu'ils pussent prendre quelque nourriture : mais ils ne touchèrent à rien. Un aumônier militaire alla les visiter. Cependant, on laissa sortir librement tous les soldats de la garnison de la ville et des environs, afin qu'ils pussent assister au supplice. Dans le fossé du Château se dressait la potence qui devait servir pour tous les deux. Battisti fut conduit au gibet, et sa bouche fit entendre sa dernière protestation pleine de fierté : « Je veux que ces terres et les autres terres italiennes soient rendues à l'Italie ! » Les gendarmes le saisirent ; le bourreau lui passa autour du cou la corde infâme, et donna le coup mortel. Mais la corde se brisa et le martyr tomba en criant de toutes ses forces : « Vive l'Italie ! A bas l'Autriche ! ». Alors, la foule des soldats qui assistaient railleurs au supplice se répandit en injures.

Le bourreau avait un autre corde prête qui tua lentement l'héroïque rebelle, tandis qu'il essayait une autre fois de crier: « Italie! .... ».



Dernière scène du martyre de CESARE BATTISTI dans le château du Bon Conseil en Trento
(D'après une instantanée prise par un officier autrichien)

Lorsque Fabio Filzi vit déposer le corps inanimé de son camarade, il tomba évanoui. Sur le même gibet,

avec la même corde infâme, le jeune officier souffrit le martyre. L'aumônier militaire s'agenouilla à côté des deux cadavres: lorsqu'il eut fini de prier, l'officier de service cria la dernière insulte : « Jetez ce vaurien dans la fosse! ». Dix jours après, un aviateur trentin laissait tomber sur le sombre fossé une guirlande de laurier et d'œillets rouges. De l'Amérique lontaine Fausto Filzi venait en Italie et s'enrôlait pour venger son frère; de la maison vide d'Ernesta Battisti un adolescent s'enfuyait, et, cachant son âge et sa condition, cherchait à se faire accepter dans le régiment de son père.

Dans sa ville natale, près de la maison qu'il habitait depuis de longues années et où naquirent ses enfants, Cesare Battisti scella par le martyre son œuvre féconde. Le destin avait voulu que la terre du Trentin sacrifiât pour la bonne cause le plus pur, le plus beau, le plus noble de ses enfants : il n'y a que la rédemption, il n'y a que la désagrégation de l'Autriche qui puisse nous dédommager un peu de sa perte, du bien qui nous a été enlevé. Il a été notre maître à tous: si, dans ces vingt dernières années, la lutte pour l'« italianità » dans le Trentin a duré d'une manière constante et vigoureuse, si le « Risorgimento » déjà lointain a eu dans notre récente histoire une continuité, si, aujourd'hui, nous pouvons avoir le droit d'être rachetés, d'être libres, d'être réellement des citoyens italiens, c'est surtout à lui que nous le devons. L'empereur d'Autriche a donné la médaille d'or au bourreau Lang et à celui qui prit les glorieux martyrs. Mais le cœur reconnaissant des Italiens a fait, sur la tombe négligée des deux Héros « irredenti », un vœu unanime, un serment solennel, une promesse qui les célèbre et les exalte à jamais. Et les armes victoreuses de l'Italie ont réalisée cette promesse.

* * *

Le 16 juin 1915, Francesco Rismondo, de Spalato, en Dalmatie, s'enrôlait comme volontaire dans le 8ème Bataillon de Bersagliers cyclistes. Quatre jours avant que l'Italie marchât contre l'Autriche, il avait réussi, avec sa



Francesco Rismondo

jeune femme, à s'enfuir à Venise: puisque, sur la terre natale, toute initiative patriotique était devenue impossible, il venait offrir à la patrie son bras, son enthousiasme, sa foi. De même que, dans sa chère Dalmatie, il avait été un combattant courageux et vaillant dans les luttes non sanglantes, mais très violentes, de ces dernières années, de même, sur le San Michele, Francesco Rismondo fut

un soldat hardi, valeureux, plein de force et d'ardeur. Ses camarades savaient le triste sort qui aurait été son partage, s'il était resté prisonnier ; aussi leur douleur fut-elle très grande lorsque, après une audacieuse reconnaissance dans les lignes ennemies, ils ne le virent plus parmi eux, et ne surent plus rien de lui. Après quelques mois d'incertitude terrible et de nouvelles contradictoires, affligée par le doute et par l'attente sans fin, la jeune femme apprit la terrible vérité. Francesco Rismondo n'était pas mort sur le champ de bataille ; l'ennemi l'avait ramassé blessé, et il avait été reconnu dans un hôpital de Gorizia.

Poursuivi pour haute trahison et pour attentat à la puissance militaire de l'État, il avait été condamné. Les journaux de Gratz et d'Innsbruck donnèrent la nouvelle de sa condamnation à la potence, et de l'exécution faite au mois de novembre de cette même année. Mais un autre bruit se répandit en même temps, et excita dans tous les cœurs un frémissement d'horreur. Francesco Rismondo n'était pas mort de la main du bourreau, au Château de Gorizia ; mais il avait été brûlé vif dans les environs de la ville, devant la soldatesque railleuse et insultante.

La vérité n'est pas encore connue. Certainement son genre de mort doit avoir été un des plus cruels, si l'Autriche a cherché, avec tant de soin et de scrupule, à la cacher dans un voile d'ombre et de silence ! Son sacrifice est silencieux comme le martyre de sa chère Dalmatie ; mais l'œuvre qu'il a accomplie resplendit d'une vive lumière. Lorsque sa cité sera rachetée par notre tricolore flottant sur l'Adriatique libérée, nous apprendrons enfin toute la grandeur de Francesco Rismondo, nous saurons jusqu'à quel point il a souffert pour la liberté de la Dalmatie, et combien notre foi italienne a été blessée et exaltée en lui.

* * *

La riante Istrie glorifie également son martyr : Nazario Sauro.

Né au bord de la mer, homme de mer, il avait of-



NAZARIO SAURO

fert à la Marine italienne son expérience, son courage, son enthousiasme. Il connaissait l'Adriatique comme sa maison, il savait toutes les cachettes, il connaissait toutes les embûches dont se servait l'ennemi. Tous les ports de l'Adriatique avaient vu appareiller et aborder Nazario Sauro, capitaine de la marine marchande, avec ses beaux

navires aux clairs noms italiens. Partout on connaissait ses sentiment italiens, ses railleries et ses luttes contre les ennemis de la terre natale. Avant que la guerre désirée éclatât, il dit adieu à sa femme et à ses quatre enfants — le plus petit était resté à Capodistria avec ses grands-parents — et se fit soldat. Le 24 mai 1915, il prit part à l'action de Porto Buso, qui eut pour résultat la prise de plusieurs motoscaphes et la capture de la petite garnison. Ainsi commence la série de ses entreprises hardies et aventureuses, dans les atterrissages du littoral natal, dans les eaux pleines de pièges et d'embûches. Lorsque l'« Amalfi » fut torpillé, son torpilleur fut le premier à accourir au sauvetage ; dans la rade de Sistiana, à cinquante mètres seulement du port, il accompagne chaque coup de canon contre l'ennemi du cri triestin « leccapiattini » (pique-assiettes) ; au mois de mai 1916, il torpille, dans le port de Trieste, un bateau à vapeur chargé de munitions ; un mois après, il aborde dans le port de Parenzo, où il dépose les journaux qui annoncent nos victoires, et il oblige le gendarme de garde, en le traitant de sot, à l'aider à fixer l'amarre ; les entreprises les plus diverses, dans des sous-marins et avec des torpilleurs, sont tentées, guidées, dirigées, accomplies par ce marin intrépide, avec plus ou moins de succès, à Secca Civran, dans la Baie Promontore, à Rovigno, au Cap Merlera, à Pirano, à l'Écueil Porer et à la Pointe Salvore. Au bout d'une année d'exploits, il est déjà lieutenant de vaisseau, chevalier, décoré de la médaille d'argent « pour 49 entreprises de guerre accomplies dans les eaux ennemies ».

Dans sa soixante-et-unième entreprise, il devait trouver la mort. Parti pour Quarnero avec le sous-marin « Giacinto Pullino », il était fait prisonnier, après avoir torpillé

le contre-torpilleur autrichien « Magnet ». A Pola, Nazario Sauro fut reconnu, jugé rapidement et condamné au gibet. Le 18 août, anniversaire de l'empereur François-Joseph, Nazario Sauro était pendu : l'Italie « irredenta », aujourd'hui « redenta », comptait un nouveau martyr.

***

Une auréole de lumière entoure le front de nos glorieux martyrs chez qui la passion de tout un peuple s'est superbement allumée et a brûlé dans une offrande sublime. D'autres italiens de Trieste, de Trente, de Gorizia, de Fiume, de la Dalmatie, de l'Istrie sont tombés héroïquement en combattant l'Autriche, et le destin de quelques-uns est encore inconnu, le sort qu'ils ont subi est resté enveloppé dans l'ombre et le silence. Peut-être l'Autriche a plus tard compris que le gibet et les tortures ne peuvent rien contre les rebelles et les chevaliers de l'idéal, que le patriotisme ne se tue pas dans ceux qui s'immolent, mais qu'au contraire il est exalté, et peut-être elle a supprimé en cachette les rebelles et les traîtres. Mais tous nos frères « irredenti » violentés, maltraités, persécutés, raillés, qui, depuis plus de trois ans, ont supporté des violences inouïes dans les camps d'internement ou dans les prisons de l'Autriche, et qui ont fait entendre parfois de fières protestations, montrent encore une fois aux peuples civilisés leur droit à l'indépendance, leur foi invincible dans les destinées de l'Italie, leur exécration pour la farouche domination des Habsbourg, et ils raconteront demain d'autres héroïsmes sublimes, d'autres martyres que nous ignorons aujourd'hui.

Un Volontaire trentin.

Prezzo del presente opuscolo: Cent. 50.

Rivolgere commissioni e vaglia al

COMITATO LOMBARDO UNIONE INSEGNANTI
UNIVERSITÀ COMMERCIALE L. BOCCONI - MILANO.